COURS

DE PATHOLOGIE ET DE THÉRAPEUTIQUE GÉNÉRALES,

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

Première leçon du semestre d'été 1851.

RAPPORTS

DE LA MÉDECINE AVEC LA PHILOSOPHIE ;

PAR

Le Professeur JAUMES.



MONTPELLIER,

IMPRIMERIE DE RICARD FRÈRES, PLAN D'ENCIVADE, 3.

1851.

(EXTRAIT DE LA GAZETTE MÉDICALE DE MONTPELLIER.)

RAPPORTS

DE LA MÉDECINE AVEC LA PHILOSOPHIE.

MESSIEURS,

J'aborde, non sans émotion, une chaire pleine du souvenir de mon prédécesseur. A pareil jour, vous étiez annuellement témoins d'un triomphe oratoire remarquable parmi ceux auxquels la Faculté vous a habitués.

Vous avez tous vu D'Amador debout à cette même place, animé par une foi ardente, vous fascinant de ses magnétiques regards, affirmant avec autorité et dictant ce que vous deviez croire avec un ascendant magistral presque irrésistible.

Vous vous rappelez sa facilité singulière pour rendre une pensée abstraite saisissante de clarté ; la prodigieuse fécondité de son imagination pour embellir l'aridité d'un sujet, pour trouver des comparaisons justes et pittoresques

qui introduisaient dans votre esprit et fixaient dans votre mémoire les propositions de médecine transcendante.

Son origine lointaine, sa parole imagée, et même son accent étrange, donnaient à l'homme dont je parle quelque chose d'imposant et de mystérieux. Sa présence parmi nous rappelait ces temps anciens où les savants de l'Espagne moitié sarrazine, moitié chrétienne, hôtes assidus de Montpellier, venaient nous communiquer l'élan de leurs aspirations hardies, et recevoir en retour le frein d'une raison plus contenue, plus éclairée. D'Amador avait, en effet, comme les premiers professeurs de cette École, du sang arabe dans ses veines hippocratiques. Il put, tout en restant orthodoxe, marier avec le dogme de Cos la poésie et même le merveilleux de l'Orient.

Il rendit ainsi son enseignement profond et attrayant tout à la fois, et remplit parmi nous le rôle de vulgarisateur de la métaphysique médicale.

De pareils succès me sont interdits. Je me résigne, et j'éviterai avec soin toute tentative pouvant provoquer une comparaison dangereuse.

Je marcherai dans une autre voie; j'aurai mon but, mes visées propres.

La pathologie générale vous sera présentée telle qu'elle est, avec ses abords abruptes et son aspect austère. Je vous convie à des luttes sérieuses comme la vérité qui en sera le prix.

Comptez seulement sur l'attrait propre à cette vérité. Nos entretiens n'auront que celui-là.

Ce régime sévère vous effraiera d'abord. Persévérez; vous en sentirez bientôt la salutaire influence, et vous y prendrez goût.

Ma leçon d'aujourd'hui fera mieux comprendre mes in-

tentions. Je prie ceux d'entre vous qui seraient rebutés par la rudesse de sa forme et par la difficulté du sujet, de ne pas se décourager. Après quelques leçons, la lumière se fera pour tous. La médecine difficile que je propose, donne du profit bien au-delà de la peine. On paie toujours trop cher la médecine facile, si peu qu'elle ait coûté.

Messieurs,

Une science comme la nôtre, qui touche à tout, pour ainsi dire, a un long développement de frontières à protéger, un vaste commerce de réciprocité à entretenir. Son département des affaires étrangères comprend des relations avec les savants, avec les gens du monde, avec les pouvoirs politique, civil, militaire, judiciaire, etc.

Je veux vous parler de nos relations avec les savants; et comme cette question est encore trop considérable, je n'en prends qu'une partie : c'est celle qui concerne nos rapports avec les philosophes.

Ce choix est une introduction naturelle au cours que j'inaugure en ce moment.

Ma tâche est de traiter des conditions essentielles du fait morbide. Or, c'est là le cachet d'une chaire philosophique.

La philosophie ne s'occupe pas des qualités variables de l'esprit, des caractères. La Bruyère, Vauvenargues sont des moralistes; leur science correspond à ce que nous appelons pathologie spéciale.

Les vrais philosophes sont ceux qui, comme Platon, Descartes, Leibnitz, Locke, ont recherché les attributs fondamentaux de l'âme humaine, attributs que l'on rencontre partout et toujours derrière les différences innom-

brables présentées par les nations, par les classes, par les individus.

Or, s'il existe, dans les partitions médicales, quelque chose qui rappelle une étude de ce genre, c'est évidemment la science qui, laissant de côté les espèces morbides, s'attache aux circonstances communes à toutes, et sans lesquelles une maladie quelconque ne saurait exister. Cette science est la pathologie générale.

Vous le voyez, c'est par la pathologie générale que la médecine ressemble et confine à la philosophie. Ma chaire pourrait aussi bien être nommée : chaire de philosophie pathologique.

Il est donc tout simple que, parmi les rapports extérieurs de la médecine, ceux qu'elle entretient avec les philosophes se soient présentés à mon esprit comme devant vous être expliqués en premier lieu.

Je ne m'arrête pas à vous prouver les avantages qu'ont les savants à vivre entre eux en bonne intelligence, à mettre en commun leurs vérités. Les sciences sont, comme l'homme lui-même, essentiellement sociables. Elles dépérissent dans l'isolement; elles prospèrent d'autant mieux qu'elles deviennent les unes par rapport aux autres l'aboutissant et le point de départ d'un plus grand nombre de communications. Le mot *væ soli*, *malheur à celui qui est seul*, leur est entièrement applicable. Filles de l'esprit humain, elles doivent s'aimer en sœurs et s'entr'aider. Parmi ces sœurs, il en est que des sympathies de goût, des habitudes, des nécessités communes attirent particulièrement l'une vers l'autre. Cela est vrai, je crois, pour la médecine et la philosophie; mais il y a encore entre elles quelques malentendus.

Une chose importante me frappe : nous ne sommes pas compris, et cela nuit à notre considération. L'incompétence des savants qui prétendent le mieux nous connaître, se trahit à chaque parole. Singularité remarquable pour une science constituée depuis bientôt trois mille ans, et qui remue les graves intérêts que vous savez. Certainement il y a de notre faute.

A qui convient-il de nous adresser? Évidemment à des hommes s'occupant d'objets le moins éloignés, par leur nature, de ceux dont nous nous occupons nous-mêmes. Là nous trouverons avec moins de peine des auxiliaires convaincus et intelligents, qui nous aideront dans l'œuvre de la propagation de la vérité médicale.

Ces savants sont les philosophes.

La destinée des philosophes est assez semblable à la nôtre. Ils ont éprouvé beaucoup de vicissitudes; ils sont divisés en plusieurs écoles; on les a vantés avec enthousiasme; on les a dédaignés, honnis, niés. Ne diriez-vous pas que je fais là notre propre histoire?

Les astronomes, les physiciens, les chimistes, voués à l'étude de la nature inanimée, n'ont eu qu'à se présenter pour être compris et acceptés. Il ne pouvait en être ainsi des savants qui s'occupent des forces douées de spontanéité.

Les forces spontanées rappellent ce que la Mythologie raconte de Protée. Elles peuvent, comme lui, se manifester sous plusieurs formes, sans cesser d'être les mêmes. Les difficultés qu'on éprouvait à enchaîner, à saisir Protée, sont l'image de celles que nous rencontrons quand nous voulons soumettre à nos expériments les forces dont je parle. Il fallait des précautions et une adresse infinies pour

parvenir à faire parler le Dieu; on n'arrache pas plus aisément la vérité aux dynamismes spontanés.

Vous jugez maintenant des embarras que cette vérité doit rencontrer pour pénétrer dans les intelligences et se faire reconnaître par l'opinion.

La force vitale est protéique, comme celles des métaphysiciens. Ces derniers, familiarisés avec de pareils obstacles, devraient la comprendre sans peine; et cependant ils ne sont pas plus avancés sur ce point qu'on ne l'est ailleurs.

Assertion grave dont je tiens à montrer la justesse.

Interrogeons les philosophes les plus éminents, et ceux qui, s'étant occupés sérieusement de nous, passent pour être les plus versés dans nos matières.

Et d'abord Bacon, l'homme considéré comme le philosophe de la médecine par excellence, ce patron vénéré sous l'invocation duquel beaucoup de nos confrères ont cru devoir placer l'église médicale, comment a-t-il compris la force vitale? comment a-t-il jugé les médecins?

Pour Bacon, l'âme est le seul principe d'action dans l'homme. Elle a sous sa dépendance et pour organe une substance corporelle moitié air, moitié feu, se nourrissant d'huile et d'eau, et qu'il appelle : *âme irrationnelle*. Voilà pour lui la force vitale, opinion, du reste, empruntée aux métaphysiciens de son époque (1).

Bacon a étudié la médecine antique, et n'y a rien compris. Comment expliquer autrement ses imprécations

---

(1) *Dignité et accroissement des sciences*, livr. IV, chap. 3, au commencement.

sauvages contre Hippocrate, Celse, Galien, Fernel (1)? Cet édifice majestueux, qui a lassé l'admiration des siècles, n'a pas trouvé grâce devant la fureur de détruire qui poussait le philosophe anglais. *Instauranda est in imis fondamentis scientia*, disait-il. Le mot a fait fortune. De là, le mépris pour l'antiquité érigé en principes, mépris dont nous avons encore tant à nous plaindre.

Tout le monde sait que Descartes n'admettait, dans l'univers, que l'âme humaine et le mécanisme physique. La physiologie devint pour lui un embranchement de ce dernier. Descartes, grand physicien, se crut naturellement physiologiste. Il se posa en médecin, propagea, en cette qualité, les plus étranges erreurs, et mourut, jeune encore, victime de l'application qu'il en fit sur lui-même.

Pendant le 18me siècle, l'autorité de Descartes, à laquelle vint s'ajouter l'impulsion matérialiste donnée par Bacon, maintint les philosophes dans l'idée que nous étions inféodés à la physique.

Quelques-uns, jugeant impossible une physiologie de ce caractère, et ne sachant pas qu'il en existait une autre, nous reléguèrent tout simplement dans le pays des chimères.

Que pense la philosophie d'aujourd'hui, épurée, perfectionnée? Ceci nous touche de près, et nous intéresse bien davantage.

Pour M. Cousin, Descartes est un très-grand physiologiste (2). Dans un autre passage (3), il s'exprime de la

---

(1) *Premiers rudiments de la grande restauration*. Fragment du livre Ier, chap. 2; intitulé : *Censure des philosophes*.

(2) *Hist. de la philosophie au* 18me *siècle*, tom. I, pag. 98.

(3) *Ibid.*, pag. 20.

manière suivante : « La physiologie existait avant le 18me siècle ; mais dans quel état ! et quel développement immense n'a-t-elle pas pris entre les mains de Haller et de Bichat ! »

La physiologie de Haller et de Bichat ! Voilà tout ce que trouvent à louer parmi nous ceux qui tiennent en ce moment le sceptre de la philosophie. Quant à la physiologie d'Hippocrate, continuée et agrandie, elle ne mérite pas seulement un de leurs regards. N'est-elle pas antérieure au 18me siècle ?

M. Cousin, je le crois du moins, n'a jamais accordé une attention un peu sérieuse aux principes de la médecine. Il a rencontré celle-ci sur son chemin, et lui a dit son mot en passant. Peut-être obtiendrons-nous mieux des philosophes qui nous ont étudiés avant de nous apprécier.

J'en connais deux remarquables parmi nos contemporains : ce sont Maine de Biran et Jouffroy.

Maine de Biran, fils de médecin, a passé sa vie à poursuivre la distinction et l'union du fait physiologique et du fait psychique. Il a montré dans l'étude de ce dernier une force et une sagacité admirables. Mais tout ce qu'il dit concernant l'autre est entaché d'un vice radical. Il part du principe faux que la vie physiologique est essentiellement passive ; l'âme, seule capable d'effort, est active, spontanée (1). Je reconnais là l'empreinte de la dichotomie cartésienne, et je proteste de nouveau.

---

(1) *Nouvelles considérations sur les rapports du physique et du moral.* Voir dans le Dict. des scien. phil., art. Maine de Biran, pag. 45 et suiv., l'analyse d'un ouvrage intitulé : *Essai sur les fondements de la psychologie, et sur ses rapports avec l'étude de la nature.* Cet ouvrage, où la pensée de l'auteur atteint son plus haut degré de développement, est encore inédit.

Dans un écrit qui a obtenu un grand succès (1), M. Jouffroy suivant dans leurs dernières conséquences les idées de l'école écossaise, est amené à rester indécis sur la question de savoir si l'âme est ou n'est pas la fonction d'un organe. D'après lui, les physiologistes, il n'y a d'exception pour personne, ont adopté l'affirmative. Tout ce qu'il leur reproche, c'est de s'être trop hâtés de conclure. Depuis, devenu tout-à-fait spiritualiste, il nous traite rudement en adversaires. Lisez son travail *sur la légitimité de la distinction de la psychologie et de la physiologie* (2) : vous ne vous reconnaîtrez nullement dans les personnes que l'auteur critique, et vous trouverez une vieille connaissance dans l'argument présenté par lui comme nouveau, et qui est tiré de la conscience que nous avons des actes psychiques et de l'inconscience des actes purement vitaux.

Un ouvrage estimé qui reproduit fidèlement les opinions de la philosophie actuelle, le Dictionnaire des sciences philosophiques, n'est pas mieux renseigné sur notre compte. Il me suffit de citer en preuve la réflexion suivante, extraite de l'article *Métaphysique*.

« Le matérialisme n'inspire plus que le mépris et le dégoût. De son propre mouvement, il s'est retiré de la métaphysique pour se réfugier dans les amphithéâtres de la médecine (3). »

On croit rêver en entendant des choses aussi étranges. Comment tant de bons esprits peuvent-ils être dans l'erreur,

---

(1) Préface placée en tête des *Esquisses de philosophie morale*, par Dugald-Stewart. Trad. de M. Jouffroy.

(2) Mém. de l'Acad. roy. des scien. mor. et polit. de l'Institut, tom. II, 2me série.

(3) 7me livraison, pag. 242.

à notre sujet, avec cette unanimité, cette quiétude! La fausse médecine a donc été bien bruyante autour d'eux pour étouffer la voix de la véritable.

Essayons de les détromper.

L'étude de l'homme et de la nature doit être dirigée en vue de la recherche des causes. Ces causes sont des forces. A nous la force vitale; aux psychologues l'âme; aux physiciens, aux chimistes, les forces qui gouvernent la matière inanimée.

Les faits, appui toujours et partout nécessaire, sont recueillis à l'aide de deux sortes d'observations. L'une, externe, saisit les phénomènes qui se passent hors de nous. Par l'autre, qui est interne, nous constatons les phénomènes de conscience.

Ces derniers appartiennent à la psychologie. La chimie et la physique, au contraire, travaillent sur les choses du dehors. Où devons-nous placer les faits médicaux?

La force vitale, bien qu'elle fasse partie de nous-même, anime des organes sur lesquels notre aperception ne porte pas directement. Ainsi nous n'avons pas conscience de la contraction musculaire, de la circulation, de l'innervation, pas plus que du progrès caché de la maladie. Donc le matériel d'où nous tirons nos connaissances, bien que se trouvant sur un théâtre très-rapproché du moi intelligent, est encore extérieur à ce dernier. Sous ce rapport, à l'instar des physiciens et des chimistes, nous avons recours à l'observation sensible.

Les philosophes ont constaté cela, et n'ont pas été plus loin. S'imaginant que tous les produits de l'expérience fournie par les sens avaient le même caractère et devaient être interprétés de la même manière, ils n'ont vu dans

la force vitale qu'un spécimen des forces physiques, et ils nous ont pris pour des façons de physiciens.

Quelques réflexions bien simples pouvaient pourtant les prémunir contre cette confusion.

Il était naturel de supposer que la force vitale, unie à l'âme pour constituer un même individu, devait, par certains endroits, du moins, participer de la nature de cette dernière. Deux forces vivant ensemble, s'influençant réciproquement, combinant leur activité pour exécuter de concert un grand nombre de fonctions, ont de toute nécessité des points communs par où elles se rencontrent.

Le bon sens vulgaire, quelquefois meilleur philosophe que la philosophie savante, a toujours été de cet avis. Il fallait être égaré par les subtilités de la dialectique, ou courber humblement la tête devant le maître, pour soutenir que le corps vivant est une mécanique semblable aux mécaniques mortes, que les animaux dont nous admirons l'instinct merveilleux ne sont rien de plus qu'une machine montée au moment de la conception, et accomplissant fatalement ensuite ses révolutions aveugles.

Condamner l'âme à vivre dans une entente parfaite avec un corps exclusivement composé de matière morte, était une erreur qui choquait trop la raison pour ne pas être abandonnée. On sentit bientôt le besoin de faire cesser le disparate, de rétablir l'harmonie, et l'on jugea nécessaire de ne reconnaître qu'une seule force présidant à tous les phénomènes anthropiques sans exception. Forcés d'opter entre l'âme et la matière, les philosophes, imités par quelques physiologistes, élevèrent qui l'une, qui l'autre à cette dignité. La dichotomie de Descartes était, en effet, une situation trop violente ; et quand il en sortit un ma-

térialisme et un animisme absolus, les vrais médecins ne furent pas étonnés.

Ceux-ci résistèrent seuls à l'entraînement général, qui portait alors l'immense majorité vers le matérialisme. Ils avaient trop de preuves de la spontanéité vitale pour se contenter de l'explication à la mode; et lorsque, autour d'eux, on reconnaissait sans conteste la souveraineté du physique, ils la nièrent en restant vitalistes.

Les philosophes eux-mêmes, oubliant les premiers rudiments de leur propre science, professaient alors que tout, dans l'homme, est matériel, et que, au-delà de l'observation externe, il n'y a rien de scientifiquement démonstrable.

Les médecins hippocratistes, au contraire, n'ont jamais cessé d'admettre l'expérience interne. Ils y étaient ramenés d'une foule de manières, et notamment par l'étude des phénomènes vitaux dits de relation. Il fut toujours évident pour eux que le principe de conscience intervient dans ces phénomènes comme point de départ ou comme sujet. C'est lui qui aperçoit, raisonne et veut; aperception, raisonnement, volonté, toutes choses dont l'observation extérieure est incapable de donner une idée. Loin de prétendre que la physiologie est le fondement de la psychologie et de la morale, ils ont toujours maintenu soigneusement la distinction de l'âme et de la force vitale, allant ainsi au secours de la philosophie qui s'abandonnait elle-même.

A cette époque de perturbation pour les sciences métaphysiques, la philosophie, exilée de son propre domaine, s'était réfugiée parmi nous. Elle se serait épargné bien des fautes en nous demandant l'appui de nos principes et de notre méthode. Si jamais elle perdait ses titres, que

les intéressés l'apprennent et s'en souviennent, l'hippocratisme les lui rendrait.

Les philosophes ont donc le plus grand intérêt à nous connaître. Nous sommes leurs alliés naturels; nous luttons ensemble contre les envahissements du physicisme. L'histoire est là pour prouver que lorsque le flot de ce dernier est monté jusqu'à nous, il a bientôt submergé les philosophes. Le vitalisme est le rempart de la philosophie. Celle-ci, en s'unissant à nous pour le défendre, ferait plus que justice, elle travaillerait pour elle-même : *pro domo sua*.

Elle l'a déjà senti; et, renonçant à nous ranger parmi les adorateurs de la matière brute, elle accorde quelque chose de plus en nous élevant à la hauteur de Haller, et finalement de Bichat.

Je vous ait dit que les philosophes les plus avancés de notre côté ne connaissaient pas d'autre physiologie. Les uns en trouvent les principes excellents de tout point, les autres lui adressent timidement quelques avis qui même, de leur propre aveu, ne tirent pas à conséquence.

L'optimisme des premiers provient uniquement d'un défaut d'attention. Je me contente de les prier d'examiner.

Quant aux seconds, ils sont injustes à notre égard, en nous jugeant d'après une doctrine que nous n'avouons pas. Ils sont trop indulgents pour cette doctrine dont ils ne voient pas les vices majeurs. Ils sont imprudents, car ils accordent leurs sympathies à des opinions dangereuses pour leur propre sûreté.

M. Jouffroy, le seul philosophe qui, à ma connaissance, a critiqué la physiologie organicienne, M. Jouffroy prétend que les médecins de cette École et les métaphysiciens

sont parfaitement d'accord sur tout ce qui est d'observation, et que la différence ne se montre qu'au-delà des faits, au-delà des inductions rigoureuses de ces faits, au point où commencent les hypothèses. Les métaphysiciens et les physiologistes, ajoute-t-il (ces derniers sont les organiciens, vous vous en souvenez), sont donc d'accord autant qu'on peut exiger qu'ils le soient dans l'état actuel de la science (1).

Je me demande si la philosophie n'est pas imprévoyante en adoptant ainsi l'organicisme médical.

Pour cette École, la force, c'est l'organe. M. Jouffroy ne voudrait pas d'une affirmation aussi absolue. Il se pourrait, dit-il, que l'organe fût animé par une force; mais, s'empresse-t-il d'ajouter, la force étant toujours confondue avec l'organe, on peut indifféremment et à volonté prendre celui-ci pour celle-là. Le doute n'est donc qu'une précaution contre les démentis possibles de l'avenir, et ne change pas le fond des choses. M. Jouffroy ne trouve rien à objecter quant à la manière d'observer, d'expérimenter, de tirer les inductions.

M. Jouffroy a raison de croire que son amendement a peu d'importance, et ne touche pas aux parties essentielles de l'organicisme. Celui-ci, en effet, sort des mains du philosophe aussi étroit qu'auparavant, aussi hostile à la vraie doctrine philosophique.

---

(1) Préface des *Esquisses de philosophie morale*, par Dugald-Stewart, pag. CXIX et suiv.

Depuis, ainsi que je l'ai dit plus haut, M. Jouffroy a écrit en faveur de l'existence séparée des deux causes psychique et vitale, mais sa critique des physiologistes qui ont confondu ces causes, ne va pas plus loin.

La conséquence rigoureuse du principe organicien, amendé ou non amendé, est qu'une faculté sans organe spécial est une chose inconcevable, impossible. Il faut, de toute nécessité, que, pour agir d'une manière quelconque, la force se corporifie dans un instrument distinct et approprié.

Quand on parle aux organiciens d'une faculté dont on ne peut démontrer ni le siége, ni le mécanisme, la conscience, par exemple, ils disent que cela est étranger aux investigations scientifiques.

Pourquoi n'appliqueraient-ils pas à tout le principe de la confusion de la force et de l'organe. En physique, ce principe est d'une évidence incontestée. Et si, avec lui, on se rend compte de l'activité vitale, on peut bien s'en contenter pour les autres activités.

Or, si tout se réduit à un arrangement de la matière, fait d'une certaine façon, le but essentiel et unique des sciences est de chercher le secret des organisations avec le scalpel, avec le microscope, avec les réactifs chimiques. Allez jusque-là, et vous rencontrerez la force ou son équivalent matériel. Que devient, dans cette doctrine, l'observation interne? Comment des aperceptions, des idées, choses qui ne tombent pas sous les sens, pourraient-elles nous conduire à la connaissance d'une instrumentation? Cela est sans valeur, sans consistance; on ne peut rien édifier dessus.

De cette manière, l'organicisme enlève à la philosophie son point d'appui, son expérience propre, ses titres à la considération des savants; il la fait passer pour une science imaginaire.

La physiologie organicienne est, j'en suis convaincu, un progrès par rapport à la physiologie matérialiste. Il

2

y a entre elles la distance qui sépare une physique vivante d'une physique morte, la philosophie de Condillac de celle de Lamettrie. Les organiciens, à l'instar de Condillac, expliquent tout avec la sensibilité et le mouvement. Des deux côtés, même étroitesse d'idées et mêmes tendances dangereuses. Au fond, la matière organisée est exaltée outre-mesure, et représente la totalité des choses utiles à connaître. On dédaigne, comme les sensualistes purs, les sciences qui n'ont rien de matériel à montrer. Ce condillacisme médical est, convenez-en, un voisinage hostile à la vraie philosophie.

M. Jouffroy regrette qu'un physiologiste de l'école dont je parle, ait écrit la phrase suivante :

« La physiologie reçoit de la religion la croyance consolatrice de l'existence de l'âme ; mais la sévérité de langage et de logique que comporte maintenant la science, exige que nous traitions de l'existence humaine comme si elle était le résultat d'un organe. »

M. Jouffroy met cette sentence sur le compte d'un malentendu facile à corriger. Il se trompe ; c'est une conclusion rigoureusement déduite des prémisses. La logique, une fois déviée, marche toujours et s'égare de plus en plus. Vient un moment pourtant où le cœur refuse de la suivre. Grâce à ces heureuses inconséquences un mauvais principe ne donne jamais tous ses fruits.

Les organiciens ne veulent pas considérer la force vitale comme un fait primitif ; elle est, pour eux, une résultante, un produit. Hypothèse, disent les philosophes, mais hypothèse bien innocente. J'admire leur tranquillité à cet égard.

Dès l'instant qu'une force une et spontanée, comme la force vitale, est un total provenant de la combinaison d'un certain ordre de molécules matérielles, la chose est

aussi bien admissible pour l'âme, pour Dieu lui-même. Seulement, avec un mécanisme plus compliqué, on comble l'intervalle qui sépare ces dynamismes. Remarquez que ceci n'est pas une supposition : c'est de l'histoire. Nous voyons, en effet, que la plupart des matérialistes se recrutent au sein de la physiologie organicienne.

Que la philosophie y prenne garde ; tant qu'il s'agira de phénomènes liés à la matière par des lois nécessaires, elle pourra rester indifférente au sujet des questions d'ontologie. La querelle est loin de ses frontières. Mais si le problème porte sur des effets appartenant à une cause protéique, la vigilance la plus attentive est de rigueur. Il y a tout près un ami ou un ennemi. La neutralité est impossible.

Vous voyez combien il est dangereux, pour les philosophes, de traiter légèrement les matières de la vie, et de fraterniser avec le premier physiologiste venu.

Maintenant, invitons-les à tourner leurs regards du côté de l'hippocratisme ; ils trouveront dans ses principes ce caractère si éminent de la vérité, qui est de ne contredire aucune vérité, et qui permet à notre physiologie de vivre en bonne harmonie avec toutes les sciences.

Bien avant Descartes, l'hippocratisme avait distingué le corps vivant de l'âme ; bien avant Haller et Bichat, il l'avait séparé des machines mortes.

Mieux que tous, il a observé, interprété les faits, et reconnu ainsi la vraie nature de la force qui produit la vie.

Comme l'âme, cette force est une, spontanée, sensible, capable d'affections, etc. ; mais elle est tout cela autrement que l'âme et selon des modes spéciaux qui sont déterminés d'après l'expérience. De plus, elle a des facultés dont on ne trouve pas l'analogue ailleurs, et qui

donnent un sceau définitif à son individualité; elle sécrète, elle digère, elle modifie plastiquement l'agrégat matériel de mille manières; elle crée de nouveaux êtres.

C'est tout un monde que la médecine a découvert entre le règne des intelligences et celui de la matière brute.

On observe, il est vrai, dans ce monde, des phénomènes physiques et chimiques; on y entend, chez l'homme, des échos de l'âme; mais ces choses une fois tombées sous l'action de la force vitale, sont enveloppées, appropriées, utilisées de manière que cette force conserve, partout où elle domine, ses traits caractéristiques, inaliénables, empêchant de la confondre avec ce qui n'est pas elle.

La méthode à l'aide de laquelle nous nous sommes élevés jusqu'à ces notions, et nous pouvons nous en servir, est la même que celle qui préside à toutes les sciences, mais accommodée, étendue selon notre but propre. Il sera intéressant de la comparer avec la méthode employée en philosophie.

Philosophes, physiologistes, physiciens, tous commencent par l'observation. Les physiciens et les physiologistes, avons-nous dit, travaillent sur des faits sensibles; les psychologues sur les faits de conscience. Il résulte de là que les psychologues sont du premier coup en rapport direct avec la force qu'ils veulent étudier, tandis que les autres n'atteignent la leur que médiatement, après un long détour fait dans le champ de l'expérience extérieure, mais l'observation est toujours le point de départ.

Les faits recueillis sont, d'un côté comme de l'autre, classés d'après la constance d'une qualité jugée pour ce motif essentielle.

La constante d'une série de faits nous donne la loi de

cette série, c'est-à-dire l'idée générale résumant un grand nombre d'observations semblables, indiquant le point important, celui où l'esprit doit s'attacher en élaguant le variable, l'accessoire.

Ainsi la loi de la lumière réfléchie par les corps, fait physique, est que l'angle d'incidence est égal à l'angle de réflexion.

La loi de l'inflammation, fait physiologique, est que celle-ci exige une fluxion accompagnée d'un travail plastique spécial, lequel fournit un produit anormal et particulier de sécrétion.

La loi de l'attention, fait psychique, est que, pour s'appliquer à un objet, cette faculté a besoin que nous en possédions déjà quelque notion.

Cela s'appelle lois, à cause de la permanence de la qualité mentionnée dans tous les faits de lumière réfléchie, d'inflammation, d'attention.

Cette première induction, dont les règles ont été formulées par Descartes en psychologie, par Bacon en physique, nous fournit la portion stable des faits, les lois phénoménales.

Il existe une seconde induction plus avancée, qui nous enseigne la raison d'être, l'esprit de ces lois en les rattachant à leur cause : cette induction donne les lois étiologiques.

L'idée de cause ne vient pas de l'expérience externe. Nous la devons à la psychologie. L'esprit affirme la cause parce qu'il la trouve en lui, parce qu'il se sent essentiellement actif, voulant et agissant. Puis, usant d'une analogie très-légitime, il transporte cette notion hors de lui, et explique par un effort, par un pouvoir également efficace, la production des autres phénomènes.

Il suit de là que la cause qui sert de point de repère et

de comparaison pour une connaissance étiologique quelconque, est notre propre âme. C'est à cette clarté que nous pouvons saisir ce qu'offrent de particulier les causes existant hors du moi. Nous ajoutons, nous retranchons, selon que les faits y autorisent. En accumulant sur un seul être tout ce que nous sommes capables d'imaginer en puissance et en perfection, nous avons Dieu. A l'aide d'additions et de retranchements commandés par l'interprétation des effets, nous arrivons à notre force vitale, à celle des brutes, des végétaux, et enfin à la cause des phénomènes inanimés.

Relativement à ces derniers, nous n'avons pas un grand travail à exécuter. La détermination de la loi phénoménale et de sa condition matérielle suffit pour établir la loi étiologique. La réflexion ne trouve à ajouter que l'idée la plus générale de cause, le simple pouvoir d'agir, c'est-à-dire la force réduite à sa plus simple expression. Au-delà de la loi des faits de calorique, de gravitation, d'affinité, il n'y a rien qui mérite sérieusement notre attention. Une force immuable s'exerçant fatalement est bien vite connue dans ses allures. Elle sera demain et toujours exactement comme elle est aujourd'hui, comme elle a été.

Le rôle de la réflexion est autrement laborieux en psychologie et en physiologie. Ces sciences laissant les physiciens arrivés avant elles, sont obligées d'aller plus loin.

L'induction phénoménale, recommandée par Bacon, devient insuffisante.

Il s'agit maintenant de causes à effets très-variés, signe incontestable de leur élévation dans l'ordre hiérarchique des causes. Ceci fait prévoir des difficultés.

La variété des effets agrandit le champ de l'observation; elle oblige à admettre des variations correspondantes dans

l'état de la force. Nous voilà bien loin de l'immuabilité physique.

L'influence du dehors est tantôt excessive, tantôt nulle. Dans aucun cas, l'effet, le principal, du moins, ne peut lui être rapporté. Tout à l'heure, au contraire, le modificateur se retrouvait dans le résultat. Il y avait pénétration réciproque, toujours proportionnelle et calculable.

Ce n'est donc plus une loi étiologique, seule, inflexible, stéréotypée, réglant des actions quantitatives. Nous arrivons à des lois multiples, flexibles, différentes par la qualité des phénomènes, à la contingence, en un mot.

Or, la contingence suppose un pouvoir radicalement distinct de celui du milieu, lequel ne fournit que des secours et des provocations; elle suppose la possibilité de résister, des manières très-diverses d'obéir, la capacité d'agir par soi, etc. La contingence implique une individualité non identique avec ses congénères, et qu'il convient d'étudier en elle-même, dans sa physionomie, dans ses mœurs, individualité soumise pourtant à des règles premières qui en déterminent l'espèce. Ces règles sont les lois de la cause.

Voilà une étude extra-physique imposée au psychologue, au physiologiste, et exigeant qu'ils reprennent leurs faits en sous-œuvre, pour les étudier au point de vue de la productivité, pour en tirer des inductions étiologiques différentes de celles qui ont donné les lois des phénomènes considérés isolément.

Éclaircissons ceci par des exemples :

Vous vous rappelez la loi de l'attention: c'est la nécessité de connaître préalablement une partie de l'objet. Cette loi nous fournit une idée de l'attention, mais ne nous apprend rien sur la nature de l'âme, sinon que celle-ci peut être attentive. Il en est autrement si j'étudie le fait

attention eu égard à son origine. Je découvre alors que, si je le veux bien, je deviens attentif; que je cesse de l'être quand cela me plaît; et je conclus, de ce nouvel aspect du phénomène, que la force douée d'attention est une force libre.

Passons en physiologie. La loi de l'inflammation exprimée tout à l'heure, me sert à connaître cette espèce de modalité du corps vivant. Mais quand, cherchant à remonter à l'étiologie, j'observe des phlegmasies que je ne puis expliquer par rien d'extérieur, je conclus à la spontanéité de la cause à laquelle je les rattache. Je distingue soigneusement cette spontanéité aveugle, irréfléchie, de la spontanéité volontaire qui, éclairée par la conscience, se sent, délibère, se possède. L'âme est libre. La force vitale ne peut l'être; elle ne se connaît pas.

Ainsi de suite pour les autres facultés. Je parviens, en comparant les résultats, à trouver les lois étiologiques de chacune des deux puissances. Une similitude me frappe parmi ces diversités : c'est une marge considérable, une flexibilité singulière, sous le rapport des modes d'activité, d'où résulte une quantité infinie de manifestations possibles, toujours réglées, même dans les aberrations les plus excentriques, parce que la cause qui produit tout cela est elle-même ordonnée, tant qu'elle existe, par les lois de nature dont je m'occupe en ce moment.

En dehors de la médecine, nous ne rencontrons qu'en philosophie de pareils sujets d'étude. Il est bon pour nous de savoir comment ils y sont traités.

Ne croyez pas qu'émancipant notre science du côté de la physique, je prétende l'assujétir à la psychologie. Grâce à Dieu, nous avons prouvé que nous pouvions marcher seuls, et même, au besoin, aller au secours de la psychologie. Mais celle-ci, à son tour, est capable, quand nous

défaillons, de nous donner d'utiles conseils. Voilà toute ma pensée.

La médecine, pour quelques élèves, est plus difficile qu'elle ne devrait l'être ; des travailleurs estimables, du reste, n'obtiennent que des résultats minimes ; beaucoup de praticiens sont incomplets. Ces inconvénients seraient moindres si nous montrions un peu plus d'empressement pour la philosophie.

La méthode dite psychologique est, on l'a vu, celle qui présente le plus d'analogies avec la nôtre ; nous pouvons y trouver des secours, des avertissements.

La philosophie nous enseigne à tirer parti de nos observations pour apprécier la force vitale et ses effets, puisque nous lui devons les idées exactes de cause, d'attributs, de phénomène, de rapports.

Plusieurs confrères, aujourd'hui appesantis par l'abus du travail des sens, s'arrêtent à l'induction physique, sans pouvoir s'élever plus haut ; il est urgent qu'ils reprennent le goût des recherches étiologiques, et qu'ils acquièrent la vigueur nécessaire.

Après avoir étudié les problèmes philosophiques, nous sommes plus aptes à sonder les mystères de la vie, nous comprenons et nous acceptons avec conviction les dogmes métaphysiques qui, depuis Hippocrate, couronnent les hauteurs de la médecine.

Nous dépassons l'expérience sensible pour arriver dans le monde des idées : c'est là, après tout, la substance, le meilleur de nos acquisitions, la science proprement dite, sans laquelle l'observation est une lettre morte et la pratique un métier.

Alors nous sommes heureux d'avoir appris en philosophie qu'il existe des faits invisibles, intangibles, aussi certains et d'une aussi grande valeur que les autres.

Facultés hygides, facultés morbides, ce sont autant d'attributs abstraits, fondements de la médecine, et que la raison, suffisamment cultivée par la philosophie, saisit et comprend avec autant de facilité que les propriétés de la matière.

Ces notions sont indispensables pour connaître l'individu objet de notre art. De même que les moralistes, nous instituons la thérapeutique des maladies, selon ce que nous savons des ressources, des inclinations, des répugnances de la force dont nous sommes les éducateurs. L'humanité vitale est susceptible de se modifier dans le cours des âges, comme l'humanité morale. Les phénomènes hygides, les phénomènes morbides n'ont pas des caractères semblables dans tous les temps et dans tous les lieux. Certaines maladies paraissent; d'autres disparaissent ou s'atténuent. Il y a donc possibilité de faire l'histoire des variations biologiques à l'instar de celle des variations de l'esprit humain. Ces deux histoires s'éclairent souvent l'une l'autre.

Tels sont les avantages immédiats fournis par la philosophie.

Il en est d'autres qu'il ne faut pas dédaigner; et, par exemple, les études dont je parle sont un exercice salutaire, une puissante gymnastique intellectuelle. Elles provoquent et développent la réflexion, la réflexion si nécessaire à la philosophie, que M. Cousin confond les deux choses en une seule. « La philosophie, dit-il, est le nom populaire de la réflexion (1). » En voyant tant de médecins qui, à force de prodiguer leur attention au dehors, n'en ont plus pour le regard intérieur, nous devons vivement souhaiter que nos élèves ne laissent pas atrophier une faculté si utile.

---

(1) *Hist. de la philosophie au* 18me *siècle*, t. I, p. 41.

Hanter les philosophes, c'est se mettre en rapport avec les plus beaux génies dont l'humanité s'honore. Il y a toujours à gagner en pareille compagnie.

A ce sujet, n'oublions pas que la morale fait partie de la philosophie, et que, sans la morale, l'esprit restant inculte dans ses parties essentielles, manque de fertilité ou ne produit que des fruits amers.

Voilà bien des motifs pour qu'une fréquentation assidue s'établisse entre les philosophes et les médecins.

Je leur dirai donc : nos deux sciences marchent l'une à côté de l'autre, et se pénètrent en beaucoup de points. Une foule de problèmes mixtes réclament leur concours simultané. Elles se servent réciproquement d'introduction, de soutien, de complément. Réunies, elles constituent l'anthropologie ; alors seulement le fameux *connais-toi toi-même* devient possible, et la question si ardue de l'union de l'âme et du corps peut être posée avec quelque chance de succès. C'est sur le terrain de la pathologie générale que ces sciences doivent se rencontrer. Là, le médecin n'est admis qu'à la condition d'être déjà philosophe, et celui-ci, avec peu d'efforts, fera connaissance avec nos principes essentiels. On pourra ainsi facilement s'entendre.

Je dirai aux philosophes : ceux qui vous prennent pour des spéculatifs sont jusqu'à un certain point excusables. Montrez votre utilité en vous mêlant aux choses de pratique, en prouvant qu'on ne se passe pas impunément de votre secours. Au temps glorieux de Descartes, de Leibnitz, de Newton, les sciences usuelles étaient intimement liées avec la philosophie; jamais aussi la connaissance humaine n'a marché d'un pas plus sûr et plus rapide. Aujourd'hui vous semblez vous plaire dans un isolement contemplatif. Faites comme vos ancêtres; descendez dans la vie d'ac-

tion, et rendez-nous le beau spectacle qu'ils ont donné au monde.

Entre l'esprit physique et l'esprit philosophique, l'intervalle est immense. Nos contemporains, arrêtés au premier, ne vous voient que de loin, et vous apprécient mal. L'esprit de la physiologie comble la distance. Il conduit à l'observation interne par l'observation sensible, à l'invisible par le palpable. Ne négligez pas la médecine : elle peut servir à incliner vers vous les sceptiques et les incrédules, à la condition pourtant que vous saurez reconnaître la bonne.

Tel est le langage que je tiendrais aux philosophes ; et que vous dirai-je à vous-même.

Étudiez la philosophie ; vous y trouverez les lois premières de la connaissance, et conséquemment les notions antérieures aux autres notions. Là sont établies les vérités intuitives, axiomatiques sur lesquelles toutes les méthodes sont fondées. Avec son aide, l'expérience n'est pas aveugle ; nous savons tirer de nous-même, par la réflexion, l'idée qui marche au-devant d'elle pour l'éclairer.

Elle nous rend familières une foule d'acquisitions entièrement inconnues aux sciences physiques. Elle est d'un secours indispensable pour l'intelligence des fonctions où la force psychique intervient, et elle fournit, pour agir sur cette dernière, des moyens avec lesquels nous modifions indirectement son associée, la force vitale.

Elle fait luire sur nos têtes les lumières de la théodicée, du devoir, assainit l'intelligence, lui donne une heureuse fécondité, et imprime une bonne direction à la pratique, en indiquant son vrai but, sa moralité.

La philosophie médicale est ici notre spécialité, notre recommandation auprès des savants.

Sans elle, Montpellier n'a plus sa raison d'exister, et ne serait bientôt qu'un souvenir.

Il vivra tant qu'il restera fidèle à cette philosophie. Ne soyons pas inquiets sur son avenir. Elle n'est pas interrompue, cette lignée qui a fourni à chacune de nos générations des modèles et des représentants illustres. Notre époque a aussi les siens, parmi lesquels elle compte un homme de génie, type admirable du médecin philosophe qui la guide, la protége de son nom, et répondra pour elle devant la postérité.

Non, nous ne mourrons point. Jamais, au contraire, la doctrine de Montpellier ne s'est trouvée dans des circonstances plus favorables; jamais elle n'a été plus près d'être comprise, et, par conséquent, plus près d'être généralement acceptée.

Encore un effort de notre part, et personne n'ignorera que cette doctrine embrasse l'universalité de la médecine, qu'elle progresse en s'assimilant, en améliorant tous les travaux, même ceux des Écoles rivales dont elle n'a pas besoin, pour sauvegarder ses dogmes, de méconnaître les services réels.

C'est en s'appliquant à fertiliser, à s'approprier les faits modernes, et non par le dénigrement et une polémique irritante, qu'elle ralliera les dissidents. C'est en jugeant, en utilisant les acquisitions étrangères, en se mêlant aux questions du jour, que cette doctrine, essentiellement critique et appréciatrice, montrera aux plus incrédules sa force vivace et sa nécessité. Alors Montpellier verra sa gloire séculaire rajeunie, et il exercera dans le présent, comme il a fait dans le passé, une autorité incontestée.

Messieurs et chers Élèves,

Je termine par une remarque historique.

Dans l'antiquité, le principe social était la volonté du plus fort. L'État, maître absolu, imposait la religion, les mœurs, réglait la raison, la conscience des individus.

Les sciences ont dû souffrir sous ce régime.

La philosophie, suspecte par-dessus toutes, compta autant de martyrs que de grands hommes. L'esclavage de la philosophie étouffa dans leur germe la physique et la chimie, et arrêta la marche de l'astronomie, des mathématiques.

La médecine fit exception. Au moment où Anaxagore, Socrate, Platon, Aristote, étaient victimes de la persécution légale dans leur personne et dans leurs idées, Hippocrate et les siens vivaient respectés, honorés; et, de leurs mains viriles, sortait une science émancipée, empreinte au front du cachet de l'immortalité.

Bien plus, sous le couvert de la médecine, et avec les moyens fournis par elle, ils allèrent plus loin en philosophie que Socrate et Platon eux-mêmes, en léguant à la postérité un exemple achevé de la vraie méthode d'observer et de raisonner, en proclamant le principe si fécond de la dualité de notre dynamisme, principe qui se retrouva plus tard sous la plume inspirée du philosophe chrétien, St Paul.

La médecine put exécuter ces choses, parce que seule elle reçut l'influence vivifiante de la liberté.

Ce privilége, aucun despotisme n'a pu le lui disputer. On comprend que le despotisme méconnaisse le prix de l'âme; mais l'ignorance la plus ombrageuse n'a jamais songé à contester la valeur sociale du corps vivant, et à imposer des entraves à ceux qui étaient chargés de le conserver.

La médecine resta donc libre quand la servitude opprimait tout autour d'elle.

Mais la liberté est essentiellement contagieuse. Mettez-en un peu quelque part, et, à la longue, elle pénétrera partout.

La religion et la philosophie avaient beau affirmer que les hommes étaient par nature divisés en deux classes : l'une créée pour commander, l'autre pour servir ; la médecine vit bientôt que nous étions tous semblables par la conformité d'organisation et de facultés.

Ainsi fut constatée la première égalité.

La pitié, parlant au cœur des médecins le même langage pour le maître et pour l'esclave souffrants, ils pressentirent que la similitude pouvait bien s'étendre au moral, et, sans s'en rendre compte, ils pratiquèrent, au lit du malade, le principe de fraternité, avant qu'il fût révélé par Dieu lui-même.

Nous avons donc été les premiers libres penseurs, les premiers à réfléchir sur les liens qui unissent tous les membres de la famille humaine ; et lorsque plus tard le christianisme est venu, il a trouvé, dans les médecins, des associés déjà préparés pour s'unir à lui.

La charité, le respect de la vie de l'homme, idées qui ont transformé le monde, furent propagées par nous sous leur forme la plus palpable, la plus saisissante. Nous devions, et cela est arrivé, remplir un rôle efficace dans l'œuvre de la civilisation moderne.

Fils aînés de la liberté, prouvons que nous savons la comprendre.

Qu'est-elle, sinon le pouvoir de développer, d'exercer nos nobles facultés, et d'accomplir le sacrifice, quoi qu'il puisse coûter ?

Que deviendrait-elle sans la discipline qui en règle l'usage et nous empêche de mal faire ?

Si la liberté se mesure par le degré de l'intelligence,

de la moralité, de la capacité bienfaisante, qui donc est plus libre que le vrai médecin? Quelle science humaine est supérieure à la médecine par la multiplicité et l'étendue des connaissances? Quelle profession a plus que la nôtre le privilége du dévouement? quelle est celle qui la dépasse en utilité?

Glorifions-nous donc de notre part de liberté, mais surtout attachons-nous à en user dignement.

A l'œuvre donc et courage.

Rompons tout pacte avec les doctrines égoïstes qui arrêtent l'essor de la pensée et compriment les élans du cœur. Montrons, par nos paroles et par nos actes, que nous comprenons, aimons et pratiquons ce qu'il y a de plus saint en religion, de plus élevé en philosophie.

Faisons cause commune avec ceux qui veulent émanciper l'homme en le débarrassant du joug des instincts grossiers et des passions mauvaises, avec ceux qui se sont voués à l'épuration, au progrès de la raison intelligente et morale que Dieu a détachée de sa propre substance pour la mettre en nous à notre venue dans ce monde.

Voilà les vrais bienfaiteurs de l'humanité; allons à eux, nous serons chez nous, en famille.

C'est dans ces régions sereines de paix et d'harmonie que l'on travaille à faire cesser les funestes antagonismes qui nous divisent. Vous pouvez, vous devez apporter votre part de bonne volonté et de lumière. En étendant ainsi l'action salutaire de la médecine sur la société, vous donnerez à votre science ses légitimes proportions, vous grandirez avec elle, et vous acquerrez de nouveaux titres à la considération, à la reconnaissance publiques.

FIN.